

Festival de Saintes : chemins de lumière

Par Patrick Szersnovicz - Publié le 22 juillet 2024 à 16:22



Crédit photo : Esteban Martin-Abbaye aux Dames

Programmée comme l'an dernier par Hervé Niquet – en 2025 et 2026 ce sera Ophélie Gaillard –, la 53^{ème} édition du Festival de Saintes a confirmé le retour aux sources amorcé en 2023. Moins d'éclectisme – quatre siècles de musique ont tout de même été conviés –, un recentrage sur le répertoire baroque, un louable effort de renouvellement et de rajeunissement, près de quatre générations de musiciens s'y succédant cette année. Parmi les temps forts de ce cru 2024, honorant en majesté la musique de J.S. Bach, on retiendra le retour de Jordi Savall et de son ensemble Hespèrion XXI, absents de Saintes durant des lustres, ainsi que la belle prestation (concertos de Bach) de l'excellent violoniste Théotime

Langlois de Swarte dirigeant l'Orchestre royal de Versailles. Mais deux autres concerts de haut vol ont durablement marqué une semaine plutôt riche en révélations.

Magnétisme de l'authenticité

Réunissant formations chorale, instrumentale et solistes vocaux de premier ordre, **l'ensemble Gli Angeli Genève** dirigé par **Stephan MacLeod** met d'abord en regard, avec une acuité stylistique et sonore exemplaire, le *Magnificat allemand SWV 494* de Schütz, le *Magnificat primi toni* de Buxtehude et la *Cantate BWV 10* de Bach. Ambitieux et substantiel prélude, quoiqu'assez bref, à une confrontation autrement audacieuse et inattendue. Le *Magnificat* d'Arvo Pärt, dont l'émouvante sérénité, l'écriture minimaliste et l'économie d'effets semblent retrouver l'esprit du plain-chant médiéval et des polyphonistes franco-flamands, précède le lumineux et somptueux *Magnificat BWV 243* de Bach, transfiguré ici par une interprétation rythmiquement parfaite, aux contours fortement dessinés, conciliant la précision des lignes, l'aération de la trame, le fruité des couleurs et le grand souffle, mais sans rien d'inutilement décoratif ou monumental.

Quatre jours plus tard, dans cette même cathédrale à l'acoustique parfois périlleuse, **Philippe Herreweghe** et un **Orchestre des Champs-Élysées** des grands jours s'attaquent à la redoutable et tragique *Symphonie n°8* de Bruckner. Ce n'est évidemment pas la première fois que le chef flamand et sa phalange « historiquement informée » abordent l'œuvre, mais le choix de la version primitive de 1884-1887, révélée au disque il y a plusieurs décennies par Eliahu Inbal et de loin moins préférable que la version de 1887-1890 dans l'édition Haas, n'est pas sans poser quelques problèmes. Alliant une rigueur très analytique, au meilleur sens du terme, à un profond respect de la ligne intérieure et à un savant éclairage de la texture polyphonique, Herreweghe maîtrise autant que faire se peut la réverbération du lieu et équilibre finesse et ampleur, phases de méditation

et crescendos étourdissants de souffle et de conduite. Il respire large et, malgré un tempo un rien trop lent dans les deux premiers mouvements, qui doivent être comme l'écroulement d'un monde, il relève le défi d'une tension interne et d'une urgence dramatique presque constantes. L'autorité souveraine mais nullement rassurante qui émane de l'*Adagio* et du finale en magnifie l'indicible grandeur. Inhérentes à l'instrumentarium d'époque, les limites en matière de capacités de *sostenuto* sont magnifiquement compensées par le relief et la beauté de certaines familles de timbres (cordes médianes et graves, bois aux anches doubles, cuivres clairs) et par la sobre gravité de la vision.

Festival de Saintes. Cathédrale Saint-Pierre, les 15 et 19 juillet.